

La fête du Pffiferdaj

Ribeauvillé

Premier dimanche de septembre 1928

À coups de coude, le visage déformé par l'anxiété, Clémence Weller se frayait un passage dans la foule. Il régnait un tel vacarme dans la petite ville que ses appels semblaient aussitôt étouffés. Elle continuait pourtant à crier, des sanglots dans la voix.

— Noëlle! Noëlle!

La jeune femme examinait d'un regard anxieux chaque silhouette d'enfant sans jamais reconnaître sa fille, qui portait une robe jaune à pois blancs et un chapeau de paille orné d'un ruban vert. Ces détails devenaient extrêmement importants pour sa mère, au bord de la panique.

«Je lui avais pourtant déconseillé de s'éloigner et surtout je lui avais dit de tenir la bandoulière de mon sac, se disait-elle en luttant contre les larmes. Il peut lui arriver n'importe quoi, avec toute cette cohue!»

La vie n'avait guère souri à Clémence. Elle en gardait une mine sévère, une attitude guindée. C'était pourtant une personne assez gracieuse, bien que trop maigre. Dépourvue de poitrine, la taille droite semblable à celle d'un homme, elle avait de plus un visage rude aux traits accusés. Seuls ses yeux d'un bleu très clair lui conféraient

du charme. Ce jour-là, elle portait un tailleur beige et un chemisier de la même couleur. Ses cheveux bruns fluides et fins, disciplinés par une résille en velours noir, étaient attachés sur sa nuque.

— Noëlle! appela-t-elle encore.

Un couple d'amoureux étroitement enlacés l'empêchait d'avancer.

— Pardon! s'exclama-t-elle d'un ton rageur. Laissez-moi passer, à la fin!

Consciente de son impolitesse, elle expliqua :

— J'ai perdu ma fille, Noëlle. Elle a neuf ans! Nous ne sommes pas d'ici. Vous ne l'avez pas vue? Une jolie petite fille aux boucles blondes, enfin plutôt châtain blond. Elle porte un chapeau de paille avec un ruban vert et des souliers vernis!

— Désolé, madame! fit le jeune homme. Il y a trop de monde, je n'ai pas fait attention. Mais elle ne risque rien, à mon avis. Le défilé arrive et, comme tous les gamins, elle a dû se faufiler au premier rang.

— Oui, peut-être, fit-elle, tremblante. Mais, vous savez, elle n'est pas habituée à se promener seule.

Son interlocuteur eut un geste d'impuissance. De plus en plus paniquée, Clémence poursuivit son chemin.

Comme chaque année depuis six siècles, la ville célébrait la plus ancienne fête d'Alsace, le Pffiferdaj, la fête des ménétriers. C'était l'occasion pour les viticulteurs et les agriculteurs de la région de vendre leur production de l'été et de se faire connaître. La bière et les vins du pays coulaient à flots dans une atmosphère transportée de vive allégresse.

Clémence et sa fille étaient arrivées la veille à Ribeauvillé. Le tramway relié à la ligne de chemin de fer Strasbourg-Mulhouse les avait déposées devant le jardin public. Elles s'étaient rendues à la pension de famille indiquée par l'homme que Clémence devait

rencontrer. En toutes choses, la jeune femme avait suivi les indications qu'il lui avait données dans une courte lettre.

«Noëlle était si heureuse, hier soir, d'aller habiter à la campagne, se souvint-elle. Et moi aussi je me félicitais d'avoir trouvé un emploi. Mon Dieu, faites que je retrouve ma petite!»

Tout en marchant, Clémence se remémorait la fillette à son réveil, pieds nus, une longue chemise de nuit rose dissimulant son corps potelé. Toutes les deux avaient contemplé de la fenêtre le spectacle animé de la rue. Les commerçants exposaient des tonnelets de vin, des paniers regorgeant d'oignons dorés et de tresses d'ail. Malgré l'heure matinale, montaient jusqu'à elles des odeurs de sucre chaud et de graisse mise à frire. Elles étaient enfin sorties, enjouées, pressées de profiter de la fête.

La jeune mère se mit à pleurer. Il avait suffi d'une minute, elle ne savait plus ni quand ni où, pour que Noëlle lâche sa main et disparaisse tout à coup.

«Qu'est-ce qui a pu l'attirer? se demandait-elle. D'autres enfants? Une bête? Elle aime tant les chiens... ou bien quelqu'un l'a emmenée.»

Cette dernière éventualité l'épouvanta. Elle dut s'appuyer à un mur. De la musique retentissait, toute proche.

—Le défilé! vociféra un adolescent en agitant sa casquette.

Les spectateurs furent propulsés en avant. Bousculée, malmenée, Clémence dut avancer au même rythme.

On se pressait pour admirer le passage des musiciens qui ouvraient le cortège. Ils paraient dans leurs longues robes de velours vert, coiffés d'un chapeau pointu, en jouant du fifre et du tambour. Le joyeux défilé allait parcourir toute la vieille ville

médiévale aux grosses maisons à colombages. De jeunes garçons habillés à la façon des baladins de jadis dansaient en jonglant avec des balles de cuir.

— Les chars! Les chars! cria une femme.

Tout de suite, il y eut un mouvement général du côté indiqué. On se tordait le cou pour apercevoir les lourds véhicules décorés d'une profusion de feuillages et de grappes de raisin servant de décor à des tonneaux d'une taille impressionnante. Autour de Clémence, les gens applaudissaient et riaient, mais elle était bien incapable de partager cette atmosphère de liesse. Un hennissement perçant raviva sa peine. « Oh! Des chevaux! se désola-t-elle. Noëlle qui les aime tant! »

Des cavaliers en pourpoint de tissu doré souligné de fausses pierreries avançaient deux par deux. Certains tenaient des lances, d'autres des écus ornés de blasons. Ils étaient censés évoquer les écuyers du seigneur de Ribeaupierre, qui avait régné sur la région six cents ans plus tôt. Tous les écoliers du gros bourg connaissaient la légende. Un jour de la Saint-Jean d'été, au temps lointain du Moyen Âge, le sire de Ribeaupierre avait croisé au bord d'un chemin un pauvre hère en larmes, entouré de sa femme et de leurs enfants. Le noble personnage avait déclaré qu'il n'aimait pas voir pleurer sur ses terres. Le malheureux avait répondu qu'il avait cassé son fifre, son seul gagne-pain. Le seigneur lui avait jeté une bourse remplie d'or et lui avait dit de venir au château faire danser belles dames et jeunes damoiseaux. Quelques jours plus tard, un joyeux cortège de baladins était monté jusqu'au château de Ribeaupierre, tandis que les fifres répandaient une musique enchanteresse. Le généreux sire avait été sacré roi des ménestriers et, tous les ans, les musiciens ambulants étaient revenus jouer de mélodieuses sérénades au château en portant une

couronne de fleurs à Notre-Dame de Dusenbach, leur sainte patronne.

Le Pffiferdaj perpétuait ce rendez-vous qui occupait des mois en amont artisans, couturières et commerçants. Tout ceci, Clémence l'ignorait. Elle se détourna pour ne plus voir les cavaliers.

La Grand-Rue était le cœur marchand de Ribeauvillé. Les victuailles y abondaient ainsi que les *winstubs*¹ qui proposaient du vin au gobelet, du sylvaner, du riesling, de l'edelzwicker, mais aussi du tokay, un pinot rouge qui tournait vite la tête. La jeune femme buta contre l'éventaire d'un charcutier: de larges planches posées sur deux tréteaux, où trônaient trois marmites de choucroute chaude dégageant une senteur aigrelette mais appétissante. Une montagne de saucisses et de côtes de porc grillées fumaient dans un plat en porcelaine. Elle s'écarta un peu, ce qui la mena à la devanture d'une boulangerie. La patronne semblait veiller sur son présentoir garni de flammekueches, de grandes tartes salées, garnies de crème, d'oignons et de lard, qu'on flambe avant de les servir. Elle portait la grande coiffe à ailes noires du costume traditionnel et, sous son tablier blanc, une jupe rouge et un corsage en dentelle.

— Une petite part, madame? proposa-t-elle à Clémence. Vous êtes toute pâle, il faut manger un morceau.

L'offre était assortie d'un bon sourire qui soulagea un peu l'accablement de la jeune femme.

— Oh, je ne pourrais rien avaler! répliqua-t-elle en approchant. Figurez-vous que j'ai perdu ma fille. Je l'ai appelée, je l'ai cherchée, mais je ne la vois nulle part.

— Ne vous en faites pas trop, madame. Il est

1. Buvettes, débits de vin en Alsace.

fréquent que des gosses se perdent pendant le Pffiferdaj, à cause de la foule, du défilé... On a beau les surveiller, ils n'en font qu'à leur tête. Quel âge a-t-elle, votre petite?

— Neuf ans.

— Mais c'est une grande fille, ça! Ne vous mettez pas la tête à l'envers; elle ne doit pas être bien loin. Dites, vous n'êtes pas d'ici, vous? Remarquez, un jour de Pffiferdaj, il vient du monde de tous les côtés, même de Strasbourg et de Metz. Tenez, une fois, j'ai servi des Parisiens.

Clémence annonça tout bas, comme s'il agissait d'un aveu de la plus haute importance :

— Je viens pour du travail. J'avais rendez-vous avec la personne qui va m'embaucher, place de la Mairie, à midi. Je n'irai pas si je n'ai pas retrouvé ma fille, je n'irai pas...

Un gros sanglot l'empêcha d'en dire plus. La boulangère, les poings sur les hanches, parut réfléchir.

— Comment se nomme-t-elle, cette personne?

— Monsieur Johann Kaufman, soupira Clémence.

— Johann! reprit la femme. Vous m'en direz tant! Et il vous a déniché comment?

Clémence allait répondre quand un garçon d'une douzaine d'années vint se camper devant le magasin. Il était vêtu lui aussi du costume traditionnel alsacien, un pantalon noir et une chemise blanche à col droit sous un gilet rouge à boutons dorés. Un petit chapeau noir cachait ses cheveux blond foncé, coupés très court. Il tenait dans ses bras une corbeille en osier où restaient quelques bretzels. Une fillette blonde en robe jaune le suivait de près.

— C'est Pierre, mon fils cadet! lui confia la commerçante. Il vend dans les rues, ça lui apprend le métier.

Mais Clémence ne l'écoutait plus. Elle se précipita sur son enfant.

— Noëlle! gémit-elle. Mais où étais-tu passée? J'ai eu si peur! Merci, mon Dieu, merci!

Noëlle se laissa embrasser et cajoler sous l'œil ému de la boulangère.

— Elle pleurait, assise toute seule au bord d'une fontaine, expliqua le garçon. J'ai préféré la conduire chez nous, maman.

— Tu as bien fait, Pierre! Donne-lui un bretzel, à cette mignonne. Tout va mieux, n'est-ce pas, ma petite dame?

Clémence approuva, encore mal remise de ses émotions. Noëlle accepta le biscuit d'une belle couleur dorée en remerciant tout bas. Cependant, elle le garda à la main sans le manger. Ses grands yeux bleu gris se perdaient parmi la foule alentour.

— Elle est jolie, votre petite! fit remarquer la boulangère. Ces beaux cheveux blonds, ces grands yeux bleus et ce teint de lait! On ne lui donnerait pas son âge, par contre. Pierre, à neuf ans, faisait déjà une tête de plus.

— Je vais vous acheter un kougelhopf², dit soudain Clémence, autant dans l'espoir de prendre congé que pour manifester sa reconnaissance à la commerçante et à son fils. Je me suis affolée un peu vite. C'est la première fois que Noëlle s'égare.

La boulangère emballa le kougelhopf dans du papier. Comme Clémence lui était sympathique, elle crut bon de préciser :

— Johann Kaufman est un honnête homme, mais travailler chez les Kaufman... Je vous plains! Oh, ce n'est pas lui, qui est mauvais, même s'il est près de ses

2. Brioche aux raisins secs, cuite dans un moule en terre.

sous et ne pense plus qu'à ses terres. J'en connais une qui vous mènera la vie dure : sa vieille mère, Martha. Il n'y a pas pire teigne dans la région. Méfiez-vous-en comme de la peste ! C'est elle qui commande et qui tient les cordons de la bourse. Vous pensez, une exploitation pareille ! Johann plante du houblon et de la betterave. Il a des vignes aussi, bien sûr. Enfin, je vous souhaite bonne chance !

Une cliente fit diversion. Clémence en profita pour s'éloigner en remerciant encore du bout des lèvres. Noëlle se cramponna à la bandoulière de son sac.

— Nous n'avons pas pu admirer le défilé ensemble ! lui dit sa mère. Pourquoi m'as-tu lâchée, méchante fille ?

— J'avais entendu les chevaux ! répondit l'enfant. Je les ai vus, maman. Des messieurs jouaient de la musique.

Elles remontaient la Grand-Rue en direction de la place de la mairie. Le flot des badauds les ralentissait. L'église sonna midi.

— Maintenant je suis en retard ! déplora la jeune femme. Même si tu avais entendu les chevaux, il fallait rester près de moi, Noëlle.

La fillette balbutia un pardon rêveur. Elle fixait le sommet d'une haute tour dépassant les toits de la ville : un nid de cigognes couronnait l'édifice. Un des oiseaux, perché sur une patte d'un rouge vif, grattait son ventre du bout de son long bec tout aussi rouge.

— Regarde, maman, les cigognes ! Tout là-haut !

Clémence n'était pas d'humeur à oublier l'incident, malgré la vue des beaux oiseaux.

— Oui, je les vois, mais ce sont celles que nous avons observées hier soir. Je crois qu'elles ne vont pas tarder à partir vers le Sud. Elles reviendront au printemps. Noëlle, écoute-moi : tu sais que je dois discuter avec le monsieur qui va me donner du travail. Sois bien

raisonnable et polie, ne bouge pas, ne dis rien, surtout.
Et mange ton bretzel!

– Je le garde pour ce soir, à l’hôtel, répliqua la petite.

– Ce soir, nous dormons à la campagne, chez les gens qui vont m’employer. Et là-bas aussi, tu devras être sage, ne pas faire de bruit.

– Oui, maman!

Clémence s’arrêta brusquement. Son cœur soumis à rude épreuve s’affola de nouveau. Elle venait d’apercevoir une enseigne suspendue à deux piquets, au-dessus d’un éventaire débordant de bouteilles de vin et de tonnelets : *Maison Kaufman, Bières et Vins*.

– Allons-y! s’empressa-t-elle de dire à la fillette.

*

Johann Kaufman, à quarante-deux ans, souffrait d’un léger surpoids dû à son appétit féroce. C’était un homme grand, épais, au teint vif et au regard gris-vert. Il portait un beau costume vert foncé en velours côtelé, une chemise blanche égayée d’un nœud papillon rouge et un chapeau en feutre flambant neuf. Veuf sans enfant, héritier d’un domaine prospère, ce viticulteur se consacrait à ses terres, qui produisaient notamment un cru des plus réputés, le kirchberg³. Secondé par six ouvriers agricoles, il plantait de la betterave et aussi du houblon qu’il vendait aux brasseurs.

Il faisait savourer un verre de son riesling à un restaurateur de Strasbourg, quand une jeune femme à l’allure empruntée s’approcha, accompagnée d’une fillette.

– Monsieur Kaufman? interrogea la nouvelle venue.

Il comprit tout de suite à qui il avait affaire : c’était

3. Grand cru alsacien produit dans la région de Ribeauvillé.

sûrement Clémence Weller. D'un geste, il l'invita à patienter. Vite, elle recula, du rouge aux joues.

«Je l'ai dérangé! se dit-elle. Il est occupé. Mon Dieu, que je suis maladroite! S'il renonçait à m'engager?»

Ses craintes n'étaient pas fondées. Après avoir serré vigoureusement la main de son interlocuteur, Johann Kaufman contourna l'éventaire et vint la saluer.

— Madame Weller, je suppose?

— Bonjour, monsieur! Excusez-moi, j'aurais dû attendre, mais j'étais déjà en retard. Je vous présente ma fille, Noëlle.

Kaufman, de l'index, obligea l'enfant à relever le menton.

— Bonjour, mademoiselle! As-tu profité du défilé?

— Oui, monsieur.

— Bien! J'espère que tu te plairas chez moi. C'est une grande ferme: il y a des oies, des bœufs, des chevaux et un chien.

Noëlle se montra moins craintive. Elle aimait les animaux et, jusqu'à présent, elle avait rarement eu l'occasion d'en approcher. Le regard pâle de l'homme lui parut plein de gentillesse. Clémence se sentit apaisée. Johann Kaufman montrait de l'intérêt à sa fille. Il avait une voix grave et un accent traînant, mais il s'exprimait avec douceur.

— Tu as entendu ça, Noëlle? dit-elle à sa fille. Tu en as, de la chance! Dis merci à monsieur Kaufman.

— Mais non, il n'y a pas de quoi! s'exclama celui-ci. J'avais prévu de déjeuner avec vous, madame Weller. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais à midi je suis toujours affamé. J'ai réservé une table pour trois à l'auberge du Château. C'est un bon ami, Friedrich Bauer, qui la dirige. On y mange bien.

Johann ponctua le propos d'un franc sourire.

Clémence nota qu'il avait de belles dents, fortes et blanches. Il la dévisagea d'un air perplexe.

— Elle est mignonne, votre petite! Je n'ai pas eu d'enfants, à mon grand regret! soupira-t-il. Parfois, je me demande pourquoi je me donne tant de mal sur mes terres, puisque je n'ai pas d'héritier. Enfin, un lointain neveu par alliance m'envoie ses vœux tous les ans, mais il n'aura rien. Je préfère encore mettre le feu à mes vignes.

Clémence approuva d'un air embarrassé. Les propos de Kaufman la désorientaient, car il se confiait à elle comme si elle était au courant de ses histoires de famille. Sans rien ajouter, il retourna derrière son éventaire et parla tout bas aux deux hommes qui se tenaient là, sanglés de tabliers en toile brune, un chapeau noir sur la tête. Elle supposa, à leur attitude pleine de déférence, qu'ils étaient des employés du viticulteur. Ce dernier lui fit signe d'avancer un peu.

— Ne soyez pas timide, madame Weller! s'écria-t-il. Venez que je vous présente. Voici Hainer Risch, mon contremaître, et voici Charles, un de mes ouvriers, le meilleur. Il habite au domaine; je ne pourrais pas me passer de lui.

La jeune femme échangea des poignées de main en souriant.

— Je compte engager madame Weller pour faire du secrétariat et gérer la maisonnée, expliqua le viticulteur. Et voici Noëlle, sa fille. Rien n'est encore décidé pour de bon, mais il n'y a aucune raison pour que cette affaire-là ne marche pas.

Les deux hommes caressèrent à tour de rôle la joue de la fillette. Le dénommé Charles, un homme de taille moyenne, mais vigoureux et le teint hâlé, déclara:

— Tu auras une camarade de jeux, à la ferme. Liesele, ma fille, doit avoir ton âge ou un peu plus.

Vous ferez le chemin de l'école ensemble, avec Berni, mon fils. Lui, il n'a que sept ans.

La nouvelle soulagea Clémence. En fait, elle ignorait tout du lieu où elle allait peut-être vivre désormais. Son arrivée à Ribeauvillé le jour même de la fête du Pffiferdaj tenait à quelques lignes parues dans un journal, à la rubrique des petites annonces.

Domaine viticole cherche une jeune femme sérieuse et instruite pour une place de secrétaire et gouvernante. Logée, nourrie, bon salaire.

Il fallait écrire à Johann Kaufman, Ribeauvillé. Clémence s'y était employée, soignant son écriture. Elle avait son brevet d'études secondaires et s'estimait qualifiée pour superviser les comptes et pour rédiger les courriers. Lasse d'habiter un logement exigu et sombre de Mulhouse, elle avait guetté le facteur pendant une interminable semaine. Sa lettre précisait qu'elle était veuve et élevait seule son enfant de neuf ans. La réponse de Johann Kaufman l'avait transportée de joie.

Chère madame, vous me convenez. J'ai besoin d'une personne expérimentée et de bonnes mœurs. Si vous pouviez vous trouver à Ribeauvillé le premier dimanche de septembre, cela m'arrangerait bien. Je vous attendrai à midi place de la Mairie. Nous discuterons mieux à ce moment-là des conditions que je vous propose. Mais, de mon côté, je le répète, a priori vous me convenez.

Suivaient des directives pour prendre le tramway et trouver le lieu exact de l'éventaire de la maison Kaufman. Il n'avait pas fait allusion à Noëlle, ce que Clémence avait considéré comme favorable.

Avec quel plaisir elle avait quitté la grande ville ouvrière, où depuis le siècle dernier les industries chimiques et textiles se développaient à un rythme effréné! Le trajet en train, au cœur d'un environnement encore verdoyant où prairies et vignes se succédaient, avait enchanté Noëlle.

«C'est surtout pour elle que j'ai eu envie de cet emploi à la campagne», songeait Clémence en marchant à côté de Johann.

– Cela lui fera du bien de changer d'air, de pouvoir jouer dehors matin et soir.

– Vous ne semblez pas très résistante! déclara soudain Kaufman.

Il la jaugeait, vaguement déçu par sa physionomie. Depuis son veuvage, il se rendait une fois par mois à Strasbourg, dans une maison close. Les femmes, il les aimait rondes de partout et rieuses. Celle-ci lui faisait l'effet d'une maigrichonne sans autre intérêt que son éducation et sa discrétion.

– J'ai travaillé des années en usine! précisa Clémence. Je suis dure à la tâche, monsieur. Et puis, pour m'occuper de vos écritures, je n'ai pas besoin de trop de muscles.

Il ricana, un peu confus. Elle rit aussi en le défiant d'un regard lumineux.

«Bah! Elle est quand même assez jolie!» estima-t-il.

Quelques minutes plus tard, il montrait à Clémence la tour des Bouchers, flanquée d'un vestige de remparts, la Halle aux blés et, sur les collines alentour, la silhouette arrogante des ruines des trois châteaux des seigneurs de Ribeaupierre.

– Le paysage est superbe! reconnut-elle.

– Vous dites vrai! rétorqua-t-il. Je ne m'en lasse pas.

Ils s'installèrent bientôt à la terrasse de l'auberge, sous une tonnelle dont les arceaux étaient couverts de chèvrefeuille. Les tables étaient égayées de nappes à

carreaux rouges et blancs avec serviettes assorties. Des pichets en terre cuite étaient disposés çà et là. Noëlle retenait son souffle, impressionnée d'être assise dans un lieu aussi plaisant.

Johann commanda une bouteille d'edelzwicker, un vin de table ordinaire.

— Ils font un excellent waedele⁴, ici, ajouta-t-il. Cela vous tente?

— Je prendrai comme vous, assura Clémence. Mais, pour ma fille, ce n'est pas la peine de compter un repas en plus, je partagerai avec elle.

Cette suggestion témoignait des restrictions que s'imposait la jeune mère et d'un penchant pour l'économie. Satisfait, Johann joua les outragés.

— Quelle idée! Cette petite mangera à sa guise.

Noëlle fut vite confrontée à une assiette garnie d'un gros morceau de viande, luisant de graisse chaude, avec une quantité redoutable de pommes de terre. Elle y fit honneur en prenant des mines de chaton gourmand.

— Eh bien, ça fait plaisir de la voir se régaler! commenta Kaufman.

Il avait servi du vin à Clémence, mais elle ne vidait pas son verre, contrairement à lui qui termina la bouteille. Il lui en fallait plus pour être ivre. Cependant, cela acheva de le détendre.

— Alors, vous êtes veuve, madame? lança-t-il en allumant un cigare.

— Oui, monsieur! Noëlle n'a même pas eu le temps de connaître son papa.

Le viticulteur fit un rapide calcul. Le père de la fillette était mort en 1919.

— C'est bien triste, hein! maugréa-t-il. Il y en a eu, du malheur, avec cette maudite guerre, et elle en a fait,

4. Jarret de porc servi avec une salade de pommes de terre et du raifort.

des orphelins! Peut-être que votre mari a été blessé sur le front et ne s'en est pas remis?

— Vous ne vous trompez guère! répondit très vite Clémence.

Jugeant que sa répartie pouvait paraître insolite, elle rectifia :

— Disons qu'il n'a pas combattu, sinon j'aurais une pension. Mais c'est quand même la guerre qui l'a tué. Excusez-moi, j'évite le sujet.

Elle désigna Noëlle d'un signe de tête. Kaufman opina d'un air complice.

— Il y a cinq ans, j'ai perdu mon épouse. Elle a été emportée par une pneumonie. Ce n'est pas gai tous les jours, d'être condamné au célibat! Les jours d'hiver sont les plus sinistres, même si le froid et la neige ne m'empêchent pas de battre la campagne. Ma mère se couche tôt. Les soirées sont bien longues.

Clémence lui adressa un regard rempli de compassion. Ce robuste quadragénaire lui plaisait. Ils restèrent un moment silencieux. La serveuse débarrassa pour apporter ensuite trois portions de tarte aux mirabelles. Enfin, Johann Kaufman décréta :

— Ma décision est prise. Vous me paraissez sérieuse et capable. Je vous engage. Ce qui est dit est dit. Mon contremaître vous conduira à la maison vers quinze heures. Je dois rester ici, j'ai des clients à voir. Hainer passera vous prendre à l'hôtel. Vous ferez le trajet en calèche. Charles et moi, nous rentrerons en camion.

— En calèche! jubila Noëlle.

— Elle aime tant les chevaux! fit remarquer Clémence, enchantée elle aussi.

Kaufman précisa que l'exploitation était située à deux kilomètres à l'est de Ribeuville et que son vignoble s'étendait au-delà des champs de betteraves.

— Je vous verrai ce soir, madame Weller, déclara-t-il

après avoir réglé la note. Ma mère vous attend. Oh! Je vous préviens, elle n'est pas commode! Mais aussi, à son âge, soixante-huit ans, on ne peut guère lui demander de changer ses manières.

—Je ferai en sorte de ne pas la contrarier, assura Clémence. Merci pour ce bon repas, monsieur. Je ne vous ai pas encore remercié de m'avoir engagée, surtout en acceptant la présence de ma fille. C'est vraiment généreux de votre part.

Johann dépassait sa future secrétaire d'une bonne vingtaine de centimètres et faisait trois fois sa carrure. Il lui dédia un bon sourire.

—Votre compagnie était bien agréable, madame Weller! Et j'aime les enfants, savez-vous? Votre petite est sage comme une image.

Le viticulteur s'éloigna. La jeune femme demeura plantée devant le grand tableau noir où étaient inscrits les menus du jour. Elle éprouvait un immense soulagement, car elle avait joué sa dernière carte en se rendant à Ribeauvillé. Tout ce qu'elle possédait l'attendait à l'hôtel, dans deux grosses valises. Le logement de Mulhouse étant un garni, Clémence avait donné son congé, et emporté uniquement son linge et de menus objets.

Rendue dolente par toute la nourriture ingurgitée, Noëlle se mit à bâiller.

—Pendant que je préparerai nos affaires, tu vas faire la sieste, lui dit sa mère.

Elles rentrèrent tranquillement à l'hôtel. La fête du Pffiferdaj continuait, mais Clémence n'entendait plus la musique ni ne voyait les étalages colorés. Ce déjeuner avec Johann Kaufman avait métamorphosé le cours monotone de son existence.

«C'était la première fois que j'étais assise en face d'un homme, à une table de restaurant, sous une

tonnelle! songeait-elle. La première fois qu'un homme me servait du vin, offrait une limonade à ma fille...»

Clémence éprouva une sensation de renouveau, d'exaltation. Tout à coup, elle regretta de ne pas être plus jolie, plus attirante. Dans la chambre, quand Noëlle fut endormie, elle se regarda dans le miroir de l'armoire. Son reflet la démoralisa.

«Je suis bien sotté de rêvasser. Monsieur Kaufman n'a que faire d'un laideron comme moi.»

Elle s'assit au bout du lit et attendit l'arrivée du contremaître.

*

Noëlle se croyait au paradis. Blottie contre sa mère, elle contemplait le tableau des collines barrant l'horizon, recouvertes d'un tapis de vignobles vert et or. Des nuages cotonneux, d'un blanc pur, défilaient lentement sur le bleu intense du ciel. La calèche suivait une route étroite, bordée de buissons d'égantiers. Au-delà s'étendaient des champs de betteraves à sucre. Les larges feuilles brillantes composaient à perte de vue une mer paisible que le vent d'été agitait mollement. L'époque de la récolte approchait.

Clémence montra à sa fille un petit étang lové au creux d'un cercle de saules. Une cigogne fouillait l'eau de son bec.

— Elle pêche du poisson, ma Noëlle, expliqua la jeune femme. Comme bien des oiseaux, les cigognes ne sont pas toujours dans leur nid.

— Je parie que celle-là loge sur votre toit, madame Weller, dit le contremaître. Vous voyez, ces bâtiments, là-bas, derrière la haie de sapins?

— Oui!

— C'est le domaine Kaufman. Nous y serons dans

dix minutes. Dites, on ne l'entend pas souvent, votre fille. Tout le contraire de Liesele, la gamine de Charles, une vraie pipelette. Le patron lui a annoncé l'arrivée de votre Noëlle. Elle doit nous guetter, juchée sur la barrière.

Hainer Risch se tut et fit claquer son fouet. Le cheval, un animal puissant de couleur noir d'encre, prit le trot.

Le léger véhicule tressauta. Noëlle éclata de rire. Elle ne se lassait pas d'observer les mouvements du cheval, qui remuait ses oreilles et secouait la queue pour chasser les mouches. Clémence se sentait moins à l'aise que sa fille à l'idée d'être confrontée à la vieille madame Kaufman.

— Nous y voici! déclara le contremaître.

L'attelage franchit un porche et entra dans une vaste cour. Clémence ne savait plus où regarder. Plusieurs constructions se dressaient autour d'eux. Elle fixa la demeure trapue, au crépi ocre jaune mettant en valeur le quadrillage de colombages en bois sombre. Les fenêtres à petits carreaux s'ornaient de jardinières débordantes de géraniums d'un rose éclatant. Derrière les vitres d'une propreté extrême s'alignaient, à mi-hauteur, des rideaux en dentelle blanche.

— Là, c'est chez le patron, annonça Hainer.

Un grand chien roux sortit de la pénombre d'une grange et vint aboyer près de la calèche.

— Il n'est pas méchant, mais c'est un bon gardien. Son nom, c'est Lorrain.

— Lorrain, Lorrain! appela aussitôt Noëlle.

Trois enfants accouraient, une fille en tête, son visage poupin encadré par deux longues tresses couleur de miel. Les garçons, empruntés dans leurs habits du dimanche, restaient en arrière.

— Qu'est-ce que je disais! ajouta le contremaître.

Madame Weller, je vous présente Liesele et son frère Berni, le petit rouquin, ainsi que Güsti, mon fils.

— Il vous ressemble, concéda la jeune femme; aussi brun que vous et le même nez.

Clémence descendit avec précaution du véhicule et aida Noëlle. La fillette était rouge d'émotion. D'abord, le cheval qu'elle avait caressé dans la rue de Ribeauvillé, puis le chien, et maintenant les enfants inconnus qui l'encerclaient en gloussant de curiosité. La tête lui tournait!

— Laissez-la respirer! gronda Hainer. C'est une demoiselle de la ville, et bien élevée, elle!

Il avait insisté sur le dernier mot. Liesele poussa un cri de surprise.

— Hé! Pourquoi tu as les cheveux courts, toi? s'étonna-t-elle en ébouriffant les boucles de Noëlle.

— La maîtresse d'école, à Mulhouse, elle voulait qu'on se coupe les cheveux, à cause des poux, avoua la petite, mortifiée.

— Elle a des poux, elle a des poux! claironna Berni.

— Continue comme ça et tu recevras la plus belle claque de ta vie, garnement! fit une voix féminine dont les intonations lentes évoquaient le patois alémanique⁵.

Clémence n'avait pas vu approcher une grande femme en robe de coton bleu, protégée par un large tablier gris. Ses cheveux châains sortaient à peine d'un foulard bariolé noué sur la nuque. Elle portait un seau rempli d'épluchures de légumes.

— Vous êtes madame Weller? avança-t-elle. Moi, c'est Marguerite, l'épouse de Charles et la mère de ces deux vauriens. Je vous souhaite la bienvenue, madame. Liesele, porte ça aux cochons et fais visiter le jardin à la demoiselle.

5. Variété de haut allemand parlé en Suisse et en Alsace.

— Elle s'appelle Noëlle, précisa Clémence. Va, ma chérie, tu voulais tant voir les animaux!

Ces mots firent ricaner Berni et Güsti. D'autorité, Liesele prit la fillette par la main. Elle désigna le seau à son frère qui s'en empara sans discuter.

— Et pas d'entourloupes! recommanda Marguerite. Si Noëlle se plaint de vous, c'est la fessée.

Les quatre enfants s'éloignèrent en direction d'un bâtiment plus bas que les autres, au toit de chaume grisâtre.

La femme conduisit Clémence jusqu'à une maisonnette enserrée entre deux constructions identiques.

— Gilbert Kaufman, le père du patron, tenait à garder ses ouvriers sur place. Il y a donc trois logements: le nôtre, celui de Hainer et le vôtre. J'ai tout astiqué avec Liesele et, comme j'ai fait cuire du pain, je vous ai préparé un baeckeofe⁶. Le four était encore chaud, autant en profiter.

— C'est très gentil à vous, madame, assura Clémence. Je n'en ai pas mangé depuis longtemps. Attendez, il faut de la viande, du porc ou de l'agneau, des pommes de terre et des oignons, c'est bien ça? Et, bien sûr, un four à pain!

— Quand même, s'étonna Marguerite, stupéfaite que la nouvelle venue s'enquière de la recette, on en sert en ville, dans les restaurants!

— Oui, mais figurez-vous que je me suis assise dans une auberge pour la première fois aujourd'hui, à Ribeauvillé. Je travaillais en usine, à Mulhouse, et je devais économiser. Monsieur Kaufman a eu la gentillesse de m'inviter.

6. Plat typiquement alsacien composé de viandes et de légumes cuits à l'étouffée dans un plat en terre cuite, composé de deux parties que l'on ferme à l'aide d'une pâte à la farine et à l'eau.

La voix de la jeune femme tremblait un peu. Marguerite lui jeta un coup d'œil intrigué. Elle pensa que cette frêle personne à la triste figure ne pèserait pas lourd en face de la vieille madame Martha.

— Entrez! lui dit-elle en s'effaçant sur le seuil du logement. Je peux vous appeler Clémence? Nous sommes voisines.

— Mais oui!

La pièce était d'une parfaite propreté. Des carreaux rouges, encore humides d'avoir été lavés à grande eau, couvraient le sol. Les murs blanchis à la chaux repoussaient le soleil. L'ameublement se limitait au strict nécessaire: une table, deux chaises pailées, une cuisinière en fonte émaillée et un bahut étroit dont le dessus s'ornait d'un napperon en lin. L'unique porte gardait la trace d'anciennes peintures rouges et jaunes et d'un décor central de fleurs. Derrière la fenêtre ouverte sur la cour se trouvait une banquette où il serait plaisant de coudre ou de lire.

« C'est encore plus petit que l'appartement de Mulhouse, songea-t-elle, mais c'est plus joli. Le ménage sera vite fait, au moins. »

— Il y avait une chambre à l'étage, expliqua Marguerite, mais le patron y entropose des vieilleries. Et puis, l'été, on étouffe, là-haut, tandis qu'on y gèle dès novembre. Vous serez mieux là, pour dormir, avec votre fille. Vous pouvez ranger votre linge dans ce gros coffre; les mites n'y vont pas.

Clémence contempla le lit en bois de très grande taille, aux montants sculptés. Des colonnes touchaient le plafond et une suite de tringles en cuivre soutenaient de lourds rideaux d'un bleu sombre.

— Autant vous le dire, ce meuble vient de la grande maison des patrons. La pauvre madame Amélie est morte dedans, et monsieur Johann s'en est débarrassé,

tant il lui rappelait de mauvais souvenirs. Il l'aimait, son épouse, et Dieu m'est témoin que c'était une dame généreuse.

Marguerite se signa et garda le silence un moment. Cela ne dura pas.

— Vous pourrez allumer la cuisinière en fin de journée, ajouta-t-elle. J'ai mis le baeckeofe dans le four. Si ça vous tente, vous pourrez venir boire une chicorée chez nous, histoire de faire connaissance.

Pleine de bonne volonté, elle décida d'exhiber la lourde cocotte en terre cuite. Elle souleva le couvercle. Une alléchante odeur se répandit, savant mélange de légumes fondus et de viande grasse épicée.

— Nous allons nous régaler, Noëlle et moi. Je ne sais pas comment vous remercier. Je suis vraiment très bien accueillie. Oh mais! J'ai même droit à un bouquet!

Un vase en faïence, garni de roses rouges aux pétales veloutés, trônait au milieu de la table.

— Ordre du patron! sourit la mère de Liesele. Il parle de vous avec beaucoup de respect, parce que vous êtes instruite. Il paraît qu'il vous embauche comme secrétaire.

— Je rêvais d'enseigner, avoua la jeune femme, mais la guerre a coupé court à mes études. Le père de mon enfant est mort et mon instruction n'a servi à rien. Même à l'usine, je n'ai pas pu obtenir de place dans les bureaux.

Marguerite hocha la tête. Soudain, elle se tapota le front en gloussant.

— Dieu, que je suis sotte! Votre buffet contient tout ce qu'il faut pour cuisiner: de la farine, du sucre, du café, du vermicelle.

Elle ajouta avec un regard entendu, soucieuse du bien-être de la jeune femme:

— Berni apportera un bidon de lait devant votre

porte tous les matins. Je traie les vaches à six heures. Pour les légumes et la viande, il faut demander à mon mari, Charles. Il a les clefs du cellier.

—Je devrais peut-être me présenter à madame Martha Kaufman, maintenant? s'alarma Clémence.

—Surtout pas! s'écria Marguerite. Elle m'a chargée de vous dire que le dimanche personne ne travaille et qu'en conséquence elle vous recevra demain matin, lundi. Mais vous pouvez être sûre qu'elle vous a examinée de la tête aux pieds, de derrière sa fenêtre. Vous la verrez bien assez tôt!

Clémence ne fit aucun commentaire, malgré l'appréhension qui l'étreignait. Elle avait appris à courber l'échine, à se plier à la volonté des plus forts; or, il semblait qu'ici Martha Kaufman imposât sa loi.

Les deux femmes se mirent à discuter des horaires de l'école, de la date de la rentrée et du matériel exigé par l'institutrice.

Noëlle, de son côté, continuait à se méfier de Berni et de Güsti, mais elle éprouvait pour Liesele un début d'adoration. Cette robuste fille, qui était en fait son aînée de deux ans, lui paraissait capable de toutes les hardiesses. Dans l'étable, elle s'était faufilée le long du flanc des vaches, pour aller leur embrasser le mufler, qu'elle prétendait soyeux et chaud.

—Je sais les traire! disait-elle en palpant les pis gonflés.

Rien ne lui faisait peur, même pas la douzaine de cochons enfermés dans la porcherie, de grosses bêtes à la peau rose marbrée de taches noires. Liesele venait de se percher sur la barrière à claire-voie pour vider le seau d'épluchures dans une auge en ciment. Aussitôt, les cochons s'étaient rués sur la nourriture, grognant, couinant et se bousculant.

—Maman dit que si Berni et Güsti tombaient dans

l'auge, ils seraient dévorés en un quart de temps, affirma-t-elle. Faut pas rire, c'est arrivé dans une ferme, du côté de Riquewihr! Des truies ont mangé un marmot de trois ans; elles n'ont rien laissé. Tu as bien compris, Noëlle, ne t'approche pas toute seule des cochons.

— En plus, tu es dodue, ils auraient de quoi faire du lard! renchérit Güsti, qui, à onze ans, commençait à s'intéresser aux attraits typiquement féminins.

— Cochon toi-même! répliqua Liesele en lui pinçant le bras.

Les trois enfants de la ferme Kaufman étaient vifs et bruyants. Oubliant sa timidité, Noëlle ne tarda pas à les imiter. Quand Liesele l'entraîna au pas de course vers la mare aux canards, la fillette perdit son chapeau de paille et ne s'en aperçut même pas.

Berni entreprit de jeter des cailloux dans l'eau et bientôt ce fut à qui produirait le plus d'éclaboussures. Une cane de Barbarie au plumage noir et rouge s'enfuit en battant des ailes.

— Et voilà, mademoiselle de la ville! proclama Güsti. On s'amuse bien chez nous!

— Regarde, là-bas, ce sont les champs de houblon, coupa Berni. Une fois, je me suis égaré dedans et ça sentait si fort que je me suis endormi. Papa m'a retrouvé quand il faisait nuit.

Noëlle ne connaissait le houblon que de nom. Elle vit une étendue de grands piquets qui maintenaient des fils de fer sur des centaines de mètres. Des sortes de lianes au feuillage jauni s'entortillaient à l'infini.

— Monsieur Kaufman plante du houblon pour fabriquer la bière qu'il réserve à ses ouvriers et aux journaliers, expliqua Liesele. J'en bois toujours un peu en cachette; j'adore la mousse.

La petite troupe se rendit à l'écurie. Noëlle découvrit une rangée de six stalles, mais trois seulement

étaient occupées. Le cheval noir qui avait mené la calèche les salua d'un bref hennissement.

— Lui, c'est Guillot, l'étalon! énonça Liesele. Le roux s'appelle Jacquot. Il tire le tombereau pendant les vendanges. Il va bientôt reprendre du service, quand il faudra récolter les betteraves. Et voilà ma préférée, ma belle Margot, la jument blanche: elle attend un petit.

— C'est quoi, la différence entre un étalon et une jument? demanda innocemment Noëlle.

Les garçons poussèrent des cris railleurs. Les joues rouges, ils se tordaient de rire.

— Tu n'es pas futée, toi! brailla Güsti. L'étalon, il a des...

— Tais-toi! hurla Liesele. Viens, Noëlle. Ce sont de véritables idiots. Tu n'auras qu'à poser la question à ta mère. Moi, je n'ai pas envie que tu répètes de vilains mots. Après, je me ferai punir.

Elles traversèrent la cour pavée en se tenant la main. Noëlle marchait comme dans un rêve. Enfant solitaire, trop timorée à l'école pour se faire des camarades, elle avait trouvé une protectrice, une grande sœur en Liesele. Son bonheur toucha à l'extase quand le grand chien trottina à leur rencontre et qu'elle put le caresser.

Clémence les regarda approcher de sa fenêtre et s'accouda un instant à l'appui en bois verni. Elle recula avec brusquerie après avoir jeté un coup d'œil vers la maison du maître. Un visage dur, au teint blême, se devinait derrière une des vitres. La jeune femme avait senti le poids d'un regard haineux, la mimique méprisante d'une bouche sans lèvres. Bouleversée, elle se réfugia près du buffet, hors de vue.

— Maman, claironna Noëlle en entrant dans la pièce suivie de Liesele, j'ai vu des cochons, des vaches, les canards de la mare, et je sais le nom des chevaux...

Guillot, Jacquot et Margot. C'est monsieur Kaufman qui les choisit, les noms, et tous en « o »!

— Dans quel état es-tu, ma pauvre chérie! se désola sa mère, consternée. Ta robe est trempée, tes chaussures sont boueuses. Et ton chapeau? Où est ton chapeau?

— Je le retrouverai, madame! la rassura Liesele. Ne la grondez pas, on se salit plus qu'en ville, à la campagne!

— Je m'en souviendrai! soupira Clémence.

Envahie par une peur indéfinissable, elle retenait ses larmes. La lumière déclinait et les murs privés de soleil lui paraissaient écrasants, comme le lit géant où l'épouse de Johann Kaufman avait agonisé.

— Tu es fâchée, maman? interrogea Noëlle tout bas.

— Non, mais, à l'avenir, sois plus soigneuse.

Clémence aida sa fille à se changer, puis elle ferma la porte et la fenêtre. Tout lui coûta un effort, alors qu'elle aurait dû se réjouir: allumer la cuisinière, que Marguerite avait garnie de petit bois et de bûches de chêne, et servir le baeckeofe, dont elle n'apprécia même pas la saveur. Enfin, renonçant à rendre visite à ses voisins, elle coucha Noëlle et s'allongea à ses côtés sans mettre sa chemise de nuit. L'idée d'affronter la vieille Martha Kaufman la rendait malade. Incapable de s'endormir, elle guetta les bruits nouveaux qui s'élevaient des communs, le meuglement d'une vache, le choc d'un sabot ferré contre le pavé...

Le bruit d'un moteur la fit sursauter à dix heures du soir. Des portières claquèrent. Clémence perçut des éclats de voix. Charles et le patron discutaient des ventes de la journée. Tout de suite, elle fut rassurée.

« J'ai été engagée par Johann, se dit-elle. Je lui conviens; il s'est montré aimable avec moi. Je n'ai rien à craindre. »

Cinq minutes plus tard, elle sombrait dans un profond sommeil, à l'abri des rideaux de velours.